

forts mauv  
e litanies et e  
M. RAYMOND : Quel malheur que ce  
cher Sanguinet ne soit point ici !

M. DE LA BRUÈRE, père, se reveillant  
en sursaut :—Rémi, *the wind is SOUTH*  
west !

M. PERRAULT :—*It is not WORTH sa-*  
ying !

M. GIROUARD, à son voisin :—I par-  
lent italien, j'cré ben ?

LE VOISIN :—Chut ! affaires de famil-  
le !

M. A. RAYMOND, à son père :—Papa,  
il est trois heures du matin ; j'mendors !

M. R. RAYMOND :—Attends mon fis-  
ton. [se levant] Messieurs, une dernière

santé ; le Docteur rouffe, Alphonse  
s'endort et nos femmes sont inquiètes.

(Rires) Buvois au futur triomphe de  
notre illustre ami, M. Gendron, dans le

comté de Bagot ! Verres pleins et *bum-*  
*per!*

M. GENDRON :—L'heure est venue  
pour moi de vous dire adieu ; bientôt

le convoi de notre cher Grand-Tronc  
va m'emporter *gratis* vers la capitale ;

un dernier mot, je vous prie. Vous et  
vous seuls m'avez montré de la recon-

naissance pour les services que j'ai  
rendus au pays. Voyez autour de vous.

Où sont mes électeurs ?

M. PERRAULT :—Je n'en vois nulle  
part ; ils n'ont pourtant pas acheté

tous des chevaux de vous !

M. GENDRON :—Aucun ! pas un !  
Messieurs ils me traitent, ces ingrats

comme un être insignifiant. Ils  
n'ont pas eu le cœur de m'offrir un

diner, que dis-je pas même un réveil-  
lon ! Soyez bénis, hommes généreux,

vous qui m'avez offert et donné spon-  
tanément un parti de *tire!* Cela me con-

sole et si je n'écoutais que mon cœur,  
je ne me présenterais plus dans Bagot,

mais bien à St. Hyacinthe ! (Sensation.)

M. GIROUARD :—Je voterai pour vous.  
Venez !

M. GENDRON :—Non, messieurs, en

bon chrétien je pardonne à mes élec-  
teurs.

M. ZACHÉ :—*Clericus meus, te cog-*  
*nosco Semper pius, semper devotius, glo-*  
*ria tibi!*

M. GENDRON :—Que n'ai-je pour-  
tant pas fait pour le pays et pour ces

ingrats ? Jugez : Je leur avais promis  
de voter pour la réduction du salaire

exorbitant du gouverneur général :  
une promesse est sacrée et la violer

est une grande souffrance pour un  
grand cœur. M. Cartier exigea cepen-

dant que je votasse comme les autres  
pous assurer \$50.000 de traitement à

l'envoyé de notre Souveraine. Je le  
fis, la mort dans l'âme !

M. RAYMOND :—Quel héroïsme !

M. GENDRON :—Eh ! bien ! mes élec-  
teurs ont l'air de m'en vouloir à ce su-  
jet !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. GENDRON :—En 1869 j'ai prévenu,  
en compagnie d'une douzaine d'autres

députés, M. Cartier que je ne pouvais  
voter au seul sou pour le Nord Ouest,

la milice et les fortifications ; j'en aver-  
tis en confidence quelques uns de mes

supports : entre nous les dépenses fai-  
tes par le gouvernement à ce sujet sont

parfaitement inutiles. M. Cartier insis-  
ta ; je lui représentai que c'était jeter

des millions à l'eau, que mes électeurs  
m'en garderaient rancune. Tout fut

inutile ; il ne voulut rien entendre et  
m'ordonna de le soutenir ; je le fis, la

mort dans l'âme ! Eh bien ! ils ne me  
tiennent pas compte de mon abnéga-

tion !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. GENDRON :—Le gouvernement a  
demandé \$200 pour payer ceux qui

ont pris le portrait du soleil lors de sa  
dernière éclipse (Comptes publics 1869

1870, Page 110.) Je déclarai franche-  
ment à M. Cartier que c'était payer

bien cher pour une chose inutile. M.  
Cartier ne voulut rien entendre et je